



Hubert Gerbeau

L'ARCC se propose, à partir de ce numéro, de publier les « bonnes pages » de romans d'Hubert Gerbeau qui se déroulent à l'île de La Réunion.

Recruté, l'année de ses vingt ans, dans la Mission d'Étude et d'Aménagement du Niger, H. Gerbeau a, depuis cette époque, consacré l'essentiel de ses travaux à l'esclavage et à ses suites. Poète et romancier, il est aussi universitaire, agrégé d'histoire et docteur d'État. Le Comité pour la Mémoire de l'Esclavage, présidé par Maryse Condé, lui a attribué à l'unanimité le prix 2005 pour sa thèse intitulée « L'esclavage et son ombre. L'île Bourbon aux XIXe et XXe siècles » (5 tomes, VI-1523 pages).

Plusieurs romans de l'auteur ont été publiés :

- Sous le pseudonyme d'Hubert G. DAVID :
- « Swèdjana » (le fou d'Afrique), Paris, Flammarion, 1980, 157 p.
- Sous le nom d'Hubert GERBEAU :
- « Noc », Paris, Editions Le Bretteur, 2004, 228 p.
- « LIA. D'un paradis l'autre », Paris, Les Indes savantes, coll. du cannibale, 2006, 352 p.
- « La Nègresse de paradis », Paris, Les Indes savantes, coll. du cannibale, 2011, 216 p.

On peut ajouter :

- « L'île Maurice dans le roman d'Hubert Gerbeau, LIA ». Rencontre animée par Bernard Baritaud et Dominique Jeantet, 26 novembre 2006, ARCC, Paris, CD audio, réalisation Patrick Nurbel, vol. 38 des Dossiers de l'ARCC.
 - « Nostalgies de couleurs », suite de textes sur des dessins de Raphael Ségura, préface de Gilbert Aubry, 1 vol., Saint-André, île de La Réunion, Océan Editions, 1990, 108 p.
- Après avoir lu le manuscrit du roman « La Nègresse de paradis », J.M.G. Le Clézio, prix Nobel de littérature 2008, a écrit à l'auteur : « Le thème de l'esclavage est crucial, et vous le traitez avec originalité [...]. L'alternance des voix donne une force musicale à votre livre, dont j'aime aussi la langue puissante et inventive. Par instants l'on se sent transporté au théâtre. [...] J'attends avec impatience de lire la suite de ce que vous écrirez ».
- « Ruisseaux de sangs », dont l'extrait n°1 figure ci-après, est une de ces suites.

« Ruisseaux de sangs » roman

Ch. 1 Les Marrons

Ils l'ont attachée. « Fuis », a-t-elle crié.

Je ne voulais fuir qu'avec elle. J'ai hésité.

« Fuis ou je te maudis », a-t-elle crié pendant qu'un Blanc lui donnait un coup de crosse. Un autre Blanc a tiré sur moi, la balle m'a arraché une touffe de cheveux. Il y avait trop de Blancs, je ne pouvais rien faire. Deux ont décroché des fouets qu'ils avaient pendus aux branches d'un arbre et ils se sont approché d'elle en riant. Je ne pouvais pas voir ce qui allait se passer, je ne pouvais pas les voir piétiner notre amour, en rire et le supplicier. J'allais me jeter sur eux avec mes dents, mes griffes, lions d'Afrique, mes frères, donnez-moi votre force, j'allais les déchirer

à la gorge avec mes dents, avec mes griffes pour qu'ils n'osent plus rire et qu'ils en meurent. Une autre balle m'a écorché l'épaule. Un vieux a crié : « Tu l'as touché, prends mon fusil, il est chargé, tu vas l'avoir le chien de nègre ! ». Et elle : « Cours ! Fais des enfants, je t'aime ». Je n'étais plus lion mais, dans ma lâcheté, zèbre, gazelle, antilope aux longues jambes. Je lui ai tourné le dos, j'ai osé tourner le dos à celle que j'aimais depuis l'enfance. « Je t'aime, je reviendrai », ai-je crié. Mais les mots s'étouffaient dans ma gorge car je savais pour l'avoir déjà vu, enchaîné et contraint au regard par le fer rouge qui sifflait sous mes paupières pour que je n'ose pas fermer les yeux, je savais ce qui allait suivre pour l'avoir déjà vu. Et pour avoir longtemps attendu que les cris meurent sous le fouet en même temps que le corps, je savais. Je savais mais j'ai fui, antilope aux longues jambes, bondissant de terreur. Elle a crié aussi mais juste pour la douleur, sous le premier coup de fouet. Alors j'ai bondi sans me retourner mais en hurlant « Je t'aime, je t'aime », hurlant comme un fou pour lui donner courage, son dernier courage.

J'étais déjà loin, les balles n'écorchaient plus qu'écorce et broussailles. Entre deux cris qui, à chaque coup, lui brûlaient la gorge « Libres, fais des enfants libres », a-t-elle dit. Sur les ancêtres, je le jure, c'est ce que j'ai entendu. Et à nouveau moi « Je t'aime, je reviendrai », ai-je crié. Mais je savais que malgré ma promesse je ne reviendrais pas. Ou alors si, un jour, je revenais pour faire la guerre aux chiens blancs, j'apprendrais que celle qui avait été mon plus grand amour était pourrie, morte dans le sang des supplices.

Je mâche et je mâche le passé, certains temps du passé, soutenez-moi les ancêtres, vous qui enfants couriez libres aux bords du Niger, chantant l'eau et le vent. Soutenez-moi car ce n'est pas pour revivre le passé que je le mâche mais pour faire éclater les bombes que lanceront mes bras dans la mâture des négriers, dans les palais des orgueilleux, les chiens blancs.

Je mâche et je mâche le passé, ce frère avait connu l'esclavage au Surinam. Il m'a parlé d'une cage de fer, où l'on pliait en deux le soi-disant coupable avant de l'y faire entrer, puis on pendait la cage en haut d'un arbre fréquenté par des oiseaux. Et l'homme attendait, ni debout, ni assis, ni couché, sans nourriture, sans eau. Les oiseaux l'observaient d'abord avec méfiance puis l'odeur les attirait car on l'avait entaillé aux bras, aux cuisses, au sexe et au ventre. Et la chaleur aidant, cela puait fort. Alors ils attaquaient la viande, là où cela coulait. Enhardis car le plié ne se pouvait défendre, ils arrivaient aux yeux. Cela durait des jours, plusieurs jours. Et l'homme, presque jusqu'au bout, demandait à boire.

Il y avait aussi, me dit-il, cette coutume. Ils se saisissent d'un autre soi-disant coupable, un qui a voulu devenir libre ou qui a lutté pour qu'on ne vende pas en terre lointaine sa compagne ou ses enfants.

Hubert Gerbeau
hubert.gerbeau@gmail.com
<http://h.gerbeau.free.fr>

Extrait n°1 du roman Ruisseaux de sangs = fin

La suite dans le prochain numéro.